



MAGAZINE / LIVRES

Jean-Michel le Consolateur

ESSAI

Cette Lettre, de Jean-Michel Delacomptée s'adresse à un écrivain désespéré de n'avoir obtenu aucune critique ni audience pour son dernier livre. Elle vise à comprendre et à faire comprendre pourquoi des œuvres puissantes restent confinées dans l'ombre, alors que des textes médiocres connaissent un grand succès...

J'ai connu deux grands responsables d'éminentes maisons d'édition (l'un mâle et lui-même écrivain, l'autre femelle et extrêmement écoutée dans les médias d'alors) -, dont je tairai les noms par respect pour leurs mémoire tout de même estimable bien que très « parisienne » -, lesquels, contre toute évidence, me déclarèrent à peu d'intervalle et en des termes presque semblables (existait-il, en littérature, des « éléments de langage » comme en politique ?) qu'un bon manuscrit trouvait nécessairement - et à bref délai - son éditeur. Le premier s'enquérant auprès de moi sur la permanence de ma chronique littéraire à *La Marseillaise*, la seule chose qui l'intéressât, alors qu'il avait sous le coude l'un de mes « tapuscrits » qui eut plus de succès chez un autre éditeur, mais auquel il ne fit pas la moindre allusion, fût-ce par diplomatie... La seconde, péremptoire, me conseillant la lecture d'un ro-

man publié par ses soins mais qui m'endormit à la troisième page. Parallèlement, j'ai, dans mon amicale proximité, deux ou trois écrivains de renom dont on refuse désormais systématiquement les écrits sous prétexte qu'ils « ont fait leur temps et que leur œuvre est désormais derrière eux » ; sans autre commentaire. Etrange époque !

Bref, la parution ces jours-ci de la *Lettre de consolation à un ami écrivain* par Jean-Michel Delacomptée ne pouvait que réjouir le vieux briscard que je suis. Encore n'y est-il pas question d'une hypothétique publication - le pas est déjà franchi - mais du manque d'audience et de critiques ; en un mot du silence général et « mortel », concernant le livre qu'il considère comme un authentique chef-d'œuvre. La « lettre » qu'il est censé adresser à l'auteur malheureux tente à la fois de reconforter ce dernier et d'analyser les raisons profondes de l'état pitoyable dans lequel semble s'enliser la littérature française et plus particulièrement le roman. Disons tout de suite, ne sachant si ces quelques lignes me permettront d'approfondir le sujet, qu'il y voit trois causes principales : les médias, l'école, et le public visé par les deux précédents. Ce qui donne à l'ensemble un aspect hautement politique. Evacuons dès l'abord ce qui concerne l'Académie Française (pour autant garante de la langue) Et sautons délibérément à la page 76 qui fait état de « la rupture brutale (vers 1660) : les romans que dévorait jusqu'alors le public devinrent brusquement illisibles ».

Avec l'époustouflante culture dont il fait preuve, J.-M. Delacomptée montre alors, preuves à l'appui, que l'évolution de l'écriture ne se fait pas de façon régulière mais par à-coups rapides et brutaux. « Un nouveau paradigme culturel s'imposa, fondé sur l'impatience de renouveler la manière de raconter ce qu'on désirait entendre ». Si l'on y réfléchit bien, le lectorat n'a que ce qu'il mérite. L'école « casse la magie des mots, parle le langage des élèves, les cloue au sol au lieu de les élever ». Les médias - y compris les gazettes littéraires ! (la parenthèse est mienne) - s'intéressent peu à la littérature.. Ils ne s'arrêtent qu'au thème et à l'intrigue, presque jamais aux qualités de la forme » qui devrait primer. C'est le contraire de ce qu'écrivait récemment un auteur contemporain au début de l'un de ses livres : « J'ai toujours pensé que l'intérêt principal d'un écrit n'était en rien l'histoire qu'il raconte - si toutefois il en raconte une - mais la façon dont il la raconte. Si ce n'était le cas, chacun disposerait d'une vie suffisamment riche en épisodes originaux pour devenir un écrivain. Or il n'en est rien. » Et c'est pourquoi J.-M. Delacomptée, grâce lui en soit rendue, met la poésie au plus haut niveau de la langue. Mais qui lit de la poésie aujourd'hui ? Une langue reflète un peuple. Vivante, elle évolue naturellement. Mais sa dégénérescence utilitariste témoigne du dépérissement (irréversible ?) d'une culture et d'une civilisation.

Jacques Lovichi

● *"Lettre de consolation à un ami écrivain", essai par Jean-Michel Delacomptée, chez Robert Laffont, 149 pages, 16 euros.*

